



Les turbines du Titanic

Robert Perišić



Gaia

Les turbines du Titanic

Ouvrage traduit avec l'aide du Centre National du Livre, Paris,
et publié avec l'aide du ministère de la Culture croate.

Robert Perišić

Les turbines du Titanic

traduit du croate par Chloé Billon

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :

č

Illustration de couverture :

© iStock/daseugen

© Robert Perišić, 2014, 2015.

Publié en langue originale par Sandorf, Zagreb.

© Gaïa Éditions pour la traduction française, 2019.

ISBN 13 : 978-2-84720-925-9

PREMIÈRE PARTIE

Inventaire industriel

*I asked my father
I said, « Father, change my name »,
The one I'm using now, it's covered up
With fear and filth and cowardice and shame*

*Ah, but, lover, lover, lover, lover,
Lover, lover, lover, come back to me*

L. Cohen

1.

Il l'entendait par intermittences. *Comment... tre relation... sais pa... ai réfléch... à qui...*

Les mots surnageaient, reprenant leur souffle, tel un noyé dans les vagues.

...pparais et tu disp...

– On dirait qu'il n'y a plus de réseau par ici, dit-il.

La plus petite barre tremblota puis disparut.

Le tout-terrain japonais avait de bons amortisseurs et il pouvait, comme on dit, *feuilleter le journal* qu'il avait acheté tôt le matin au kiosque à la frontière.

De temps à autre, il aimait bien feuilleter les journaux de la transition. Ils avaient quelque chose de magique, de réel et d'irréel à la fois. Mauvaise mémoire, esprit embrouillé, vestiges d'une politique morte. Un peu comme les endroits signalés par des fleurs en plastique ou une croix, sur le bas-côté des routes de province.

Par endroits apparaissait une misérable petite maison sans toit, envahie de broussailles drues qui avaient poussé depuis la dernière guerre. Les murs noircis portaient encore la signature des destructeurs, des symboles, des noms d'unités, juste histoire de se vanter.

Les misérables avaient fait sauter les misérables. Les misérables s'étaient vengés des misérables et les misérables étaient devenus encore plus misérables.

La spirale de la misérabilité, pensa-t-il. J'y ai peut-être même un peu contribué.

Mais le mot *misérabilité* existait-il, ou l'avait-il inventé ? Il n'arrivait pas à se souvenir ; il portait sa langue par le monde et en faisait ce qu'il voulait.

Devant eux s'ouvraient à nouveau une vallée encaissée cernée de sommets acérés et une petite bourgade chétive,

une commune qu'ils auraient rapidement traversée s'ils n'avaient pas cahoté derrière un autobus qui émettait une fumée grasse et conduisait, semblait-il, les écoliers en ville.

Sur la banquette arrière du bus, un groupe d'adolescents jouait à un jeu ancestral : un grand dadais fixait leur tout-terrain à travers la vitre sale, puis quelqu'un lui donnait un coup derrière l'oreille, après quoi tous levaient les mains en l'air. Il devait deviner qui l'avait frappé.

Une fois de plus, il échoua.

Le dadais fixait, déconcentré, le pare-brise teinté de leur tout-terrain et leur plaque d'immatriculation étrangère, attendant un nouveau coup.

Oleg regardait depuis la voiture ces yeux hébétés ; les yeux de ce peuple, se dit-il.

– Ce bus doit dater des années quatre-vingt.

– Comme tout le reste.

Regarde, le dadais a enfin deviné. À son tour de frapper.

Ils changent de place, un boutonneux s'assied.

Le dadais frappe le boutonneux, mais – mais non, pas comme ça, mec, un peu de patience – il est immédiatement percé à jour.

– Toi, t'es pas un grand stratège, c'est le moins qu'on puisse dire, dit-il, et Nikola lui lança un regard.

– Pas toi.

À présent, le dadais reçoit à nouveau des coups sur les oreilles. Son visage trahit toute la frustration accumulée, et Oleg ressent l'envie de lui signaler d'une manière ou d'une autre quelle main l'a frappé : mais non, se dit-il, de toute façon, il ne comprendrait pas... On dirait soudain que le dadais vient de remarquer leur plaque étrangère. Il leur tire la langue en recevant des coups sur les oreilles, ce qui est même légèrement dangereux : il pourrait mordre son organe communicationnel.

– Allez, double ce bus, je t'en supplie.

– Il y a une ligne blanche. Et la vitesse est limitée.

Le dadais montre à présent à ses camarades la voiture et la plaque d'immatriculation, et ils leur font tous ensemble le salut patriote de leur ethnie. Oleg est relativement certain de ce qu'ils crient en chahutant.

– Le dadais s'est trouvé un ennemi étranger.

– Pardon ?

– Allez, double-les, fuck la limitation !

Ils continuèrent de rouler, repoussant le moment de faire une pause, jusqu'à une gargote de bord de route, au rez-de-chaussée d'une maison esseulée à un étage, portant le nom « Strada ».

Ils s'assirent à l'intérieur.

But I shot a man in Reno just to watch him die...

– Hé... Il y a quelqu'un qui écoute Johnny Cash ici.

– Hé, pourtant, on dirait bien qu'il n'y a personne.

De quelque part derrière le bar apparut enfin une jeune fille maigre aux longues enjambées, la cigarette à la bouche.

– Salut, Dieu vous aide, grâce à Jésus, salam aleykoug...
Qu'est-ce que vous buvez ?

Elle se pencha entre eux, sans prêter attention à son décolleté, pour essuyer la table, y faisant tomber au passage la cendre trop longue de la cigarette qu'elle avait à la bouche.

Elle l'ôta un instant de sa bouche, s'accroupit légèrement, et souffla sur la cendre.

– Et voiiiiilà !

Quand elle apporta les boissons, elle demanda :

– Et vous allez où ?

Oleg répondit qu'ils allaient à la petite ville de N.

– Oh ? Et pour quoi faire ?

– Du business.

– C'est ça, elle est bien bonne celle-là !

- Tu ne me crois pas ?
- Dans le genre trou paumé, on fait pas mieux. C'est là d'où je viens.
- Tu veux rentrer à la maison avec nous ?
- Tu vois bien que j'ai du travail ici, dit-elle en repartant vers le comptoir.
- Il jeta un coup d'œil autour de lui.
- Pas vraiment, non... Comment tu t'appelles ? Moi, c'est Oleg, et lui c'est Nikola.
- Moi c'est Lipša*.
- Plus que qui ?
- C'est mon nom. Il y a quelque chose de drôle ?
- Rien... Tu pourrais nous donner le numéro d'une de tes amies là-bas. On a besoin d'un guide.
- Elle souffla sa fumée et le jaugea du regard.
- Tu veux dire une escort ?
- Non, on est des mecs bien, répondit Oleg. On apporte du capital étranger.
- Je vais te donner mon numéro alors. Appelle-moi que je te dise où tu es quand tu te seras perdu dans cette métropole.

Ils voulaient arriver à N. avant la nuit, et ils finirent rapidement leur verre.

Elle alla à la caisse, une de celles qui s'ouvrent en donnant un coup sur le côté.

– Trois cinquante.

Il donna vingt et lui dit de garder la monnaie.

Elle cria dans leur dos, la monnaie à la main :

– Mais t'es con, mec, c'est masse de thunes...

Tandis que Nikola démarrait la voiture, elle les regardait depuis la porte, une cigarette entre les dents, les bras croisés,

* En croate, *lipša* signifie « plus belle ». [Les notes sont de la traductrice.]

en bottes noires jusqu'aux genoux, sous l'enseigne « Strada » au néon éteint.

Quelques kilomètres plus loin gisait sous la neige une longue automobile, du type Volvo, un pneu avant à plat.

Entre les arbres dénudés se dessinaient, flottant depuis l'ouest, des nuages couleur cendre, et un éclair lointain et silencieux.

– Une femme exquise, dit Oleg quand ils eurent démarré.

Nikola soupira, comme s'il avait à l'esprit quelque chose qu'il n'avait pas envie d'expliquer. Puis il ajouta tout de même :

– Ce n'est pas une femme.

– Et c'est quoi alors ?

– Une femme, c'est tout un concept.

Oleg éclata de rire. Il rit de bon cœur, puis dit :

– Voilà, c'est comme ça que je t'aime !

– Comme quoi ?

– T'es grognon depuis ce matin. Alors que tu sais être drôle.

– Je disais ça sérieusement.

– Je sais.

Quelle discussion de merde, se dit Nikola.

– Tu es le plus grand romantique que je connaisse.

Nikola eut envie de répliquer qu'il n'était pas romantique. Qu'est-ce que sa vie avait de romantique ? Et d'ailleurs, qu'est-ce que ça voulait dire, *romantique* ?

Qu'est-ce que ça voulait dire dans la bouche d'Oleg ? Qu'il était un imbécile, une mauviette, quoi ? Peut-être bien qu'il était vraiment romantique, mais il n'avait pas envie d'en parler avec Oleg. Il demanda tout de même :

– Qu'est-ce que ma vie a de romantique ?

– Je ne sais pas, rétorqua Oleg. Je n'ai jamais dit que le romantisme était quelque chose de concret.

– Aha.

- Une fois, en Sibérie, près de Tobolsk...
- Près de quoi ?
- Près de Tobolsk, enfin, rien n'est près de rien là-bas, mais Tobolsk est ce qu'il y a de plus près...
- Génial, ça m'aide beaucoup.
- T'as jamais entendu parler de Tobolsk ? C'est là-bas que Krizanić a publié sa grammaire. Et en 1665, s'il te plaît.
- Qui l'eût cru.
- Je suis allé à Tobolsk, donc tu peux me croire.
- Et comment est-ce qu'on en est arrivés là ?
- Je sais pas, on roule dans des trous paumés, du coup ça m'a rappelé...
- Ça t'a rappelé quoi ?
- Justement, tu m'as interrompu !... C'est ce que j'avais commencé à raconter. Là-bas, près de Tobolsk, dans une espèce de ville, un trou encore pire que celui-là, écoute-moi bien, un type m'a dit que, pour un million de dollars, il pouvait m'avoir une bombe.
- Une bombe comment ?
- Atomique.
- Ils passèrent sur un assez gros nid-de-poule et tremblèrent légèrement. Ils roulaient à présent le long de la rivière, en contrebas bâillait un ravin. Il tombait doucement de la neige fondue.
- Pour seulement un million ? dit Nikola en tenant fermement le volant.
- C'est ce que j'ai demandé au type : *Pour seulement un million ?*
- Il souffla sa fumée en observant la rivière en contrebas, le long de laquelle, comme du gui, d'innombrables sacs plastique s'étaient pris dans les broussailles. Il s'était attendu à trouver ici une nature intacte, et regardait fixement ce spectacle.

– Et tu sais ce que m’a répondu le type ? demanda Oleg avant de faire une pause dramatique.

– Quoi ?

– Attends, je lui dis : *Pour seulement un million ?* Et tu sais ce qu’il me répond ?

– J’ai compris, alors quoi ?!

– Il me dit : *Oui. C’est une petite bombe.*

Oleg éteignit sa cigarette et en alluma une nouvelle.

Après un certain temps, Nikola demanda :

– Tu penses que c’était sérieux ?

– Écoute, je peux pas te dire, j’ai pas vérifié... C’était le chaos général en Russie... répondit Oleg.

Il réfléchit un peu.

– Soit c’était sérieux, soit il se foutait de ma gueule.

Il rit.

– Putain, mais c’est pas drôle.

– Qu’est-ce que tu veux que je te dise ? J’ai pas vérifié. C’est ma graaande contribution à la survie de l’humanité.

– Je sais. T’es un putain de héros.

– Hé, à ton avis, si j’avais refourgué à ces lumières une *petite bombe*, jusqu’où ça aurait été ?

Il éclata à nouveau de rire.

Au diable son sens de l’humour de merde, se dit Nikola.

Ils se trouvaient à présent dans une vallée encaissée et profonde, et seuls les sacs plastique blancs dans les broussailles scintillaient encore le long de la rivière noire.

Puis la route se divisa, et ils s’engagèrent dans une longue montée.

Oleg était plongé dans ses pensées : dans cette étrange nuit, dans cet hôtel près de Tobolsk, où il avait fini avec une brune incroyablement belle, qui ressemblait à une Indienne et parlait russe, et qui s’était ce soir-là, dans cette espèce d’immonde boîte de nuit, comme matérialisée à côté de lui au comptoir, et dont il ne savait pas si c’était une pute

ou non – il ne l’avait pas commandée, ce qui ne signifiait pas que quelqu’un d’autre ne l’avait pas fait pour lui, car les types avec qui il traitait avaient leurs conceptions bien à eux, parfois singulières, de l’hospitalité. Il lui avait raconté n’importe quoi, il lui avait dit qu’il était capitaine de marine – or la mer était très loin, et gelée par-dessus le marché – il lui avait dit qu’il était de Krems en Autriche, et même si ça aussi c’était loin de la mer, ça ne l’avait pas dérangée le moins du monde : est-ce que c’était une pute qu’on lui avait jetée dans les pattes, ou est-ce qu’elle le trouvait divertissant, ou est-ce qu’elle le croyait, se demandait-il. Elle avait ce regard comme si elle était complètement sous le charme, voire même un regard naïvement énamouré, ce qui était peut-être même vrai, étant donné qu’elle avait un grand désir de partir de ce monde, vers un autre monde qu’il incarnait et qu’elle contemplait amoureusement. Il s’interrogeait à ce sujet en buvant vodka sur vodka, en lui parlant des mers sur lesquelles il naviguait, des voiles des voiliers et d’une aventure qu’il avait vécue sur une île tropicale, où il avait inséré l’intrigue du film *Les Révoltés du Bounty*, qui est inspiré d’une histoire vraie, mais lui s’était appuyé exclusivement sur le film, parlant des femmes indigènes de cette île, qui étaient belles comme elle, et c’était là qu’il avait perdu le fil de l’histoire, et s’était mis à lui parler des avantages de cette culture qui, expliquait-il, ne condamnait absolument pas l’amour libre, c’était, disait-il, un monde totalement différent, un monde qu’il avait appris à connaître et auquel il avait fini par appartenir, et il se demandait si elle le croyait vraiment ou si elle faisait juste semblant, mais avec le temps, après toutes ces vodkas, il s’était de moins en moins posé la question, et ils avaient fini dans cet hôtel, ils avaient baisé divinement – même s’il n’avait pas de préservatifs sur lui, il n’avait pas pu résister. D’autre part, il avait compté sur le fait (il était tout de même vaguement convaincu que c’était une pute) qu’elle aurait des préservatifs sur elle, mais elle

n'en avait pas. Ils avaient continué à boire les bouteilles du minibar et elle avait, se souvenait-il, dit qu'elle était d'origine mansi, ou quelque chose comme ça, un peuple de quelque part là-haut, et il avait lui aussi décliné sa véritable identité, et en l'entendant elle avait sursauté et dit qu'elle avait un enfant avec un de ses compatriotes, puis elle avait prononcé le mot *Mantier*, et il avait pensé que c'était le prénom, ou peut-être même le nom de famille de son ancien chéri, *Mantier*, *Mantier*, elle le répétait comme si ça aurait dû lui dire quelque chose, et il avait fini par comprendre qu'il s'agissait de *Monter*, une entreprise implantée là-bas. Bordel, elle ne connaissait que le nom de l'entreprise... Elle se payait sans doute sa tête. C'était sans doute une pute qui inventait des histoires à la con tout comme lui lui avait raconté des histoires. Ou peut-être après tout qu'elle était une pute extrêmement romantique, qui avait oublié qu'elle était une pute, et avait, comme avec lui, baisé sans protection avec l'un de ses compatriotes dont le nom était trop compliqué à son oreille, si bien qu'elle n'avait retenu que le nom de l'entreprise ? Ou alors, elle était si bête qu'on ne pouvait même plus appeler ça de la bêtise, mais plutôt une conception différente de la vie, comme dans le film dont il lui avait parlé, et il avait eu lui aussi l'impression de devenir un marin de ce film, ce qui était diamétralement opposé au rôle qu'il jouait dans la vie réelle mais lui avait tellement plu qu'il aurait pu tomber amoureux d'elle et, de fait, il lui avait à nouveau fait l'amour comme quelqu'un d'amoureux. Mais bordel, que pouvait-il bien faire de cet amour pour une pute ou une pute romantique ou une extraterrestre qui avait un enfant avec *Mantier*, dans cette ville où on lui avait proposé une bombe atomique et où il s'était, peut-être précisément pour ça, tellement saoulé qu'il ne savait plus très bien qui elle était et qui l'avait envoyée coucher avec lui, et si quelqu'un l'avait envoyée, ou si elle était peut-être même folle, car à un moment, alors qu'ils étaient déjà terriblement

ivres – ils avaient bu tout le minibar – elle l’avait enlacé et s’était mise à pleurer, balbutiant qu’il était l’amour de sa vie, et qu’elle savait qu’il allait partir, qu’il allait l’abandonner, mais que ce n’était pas juste et qu’il devait réfléchir encore une fois, qu’il réfléchisse un tout petit peu et il verrait, il verrait ce qui était juste, mais il était déjà tellement cuit qu’il était incapable de penser, il se contentait de sourire en hochant la tête, sans doute qu’il pleurerait lui aussi, oui, oui, sans doute, et en plus il avait toute la soirée eu en tête la *petite bombe*, cette *petite bombe* qu’il avait finalement décidé de ne mentionner à personne, même si on lui avait dit qu’il devait toujours tout raconter, toujours transmettre chaque proposition, et on le lui avait dit du ton le plus sérieux, qui présupposait les conséquences les plus sérieuses. Nikola n’en a pas la moindre idée quand il lui dit *t’es un putain de héros*, mais rien ne sert de l’expliquer à Nikola, pas plus que de lui raconter comment le matin, alors qu’elle dormait encore, il avait fait ses bagages et disparu, en lui laissant un peu d’argent, vraiment beaucoup si on estimait qu’elle était une pute, et pas tellement si on estimait qu’elle n’était pas une pute, et même si on estimait qu’elle était une pute folle qui avait oublié qu’elle était une pute, mais il n’en avait pas la moindre idée, et il avait peur de s’en assurer une fois sobre, tout comme il avait peur de vérifier l’histoire de cette petite bombe, si bien qu’il avait réglé la chambre et, voyant le réceptionniste soulever le combiné du téléphone tout de suite après, il s’était engouffré dans un taxi devant l’hôtel et lui avait dit de rouler pleins gaz vers Tobolsk, saisi d’une panique qui était peut-être démesurée, et il ne savait pas très bien ce qu’il fuyait, mais il avait fui.

Les turbines du Titanic

Robert Perišić

Traduit du croate par Chloé Billon

Oleg et Nikola partent en expédition dans la petite ville de N., oubliée du monde. Leur mission : remettre en marche l'usine de turbines devenues obsolètes mais dont un certain Colonel leur a passé commande. Ils tentent de gagner la confiance d'une population locale incrédule et se conforment avec cynisme à l'idéal socialiste yougoslave : l'autogestion. Tout cela sera-t-il beau et vain, comme de fabriquer des turbines pour le *Titanic* ?

Dans une ère post-industrielle où le monde ouvrier se confronte au capitalisme le plus absurde, les corps se frôlent, lourds de leur passé, de leurs amours, de leurs échecs.

De la débâcle naît un roman poétique, drôle et captivant.

Robert Perišić est né à Split en 1969. Il fait des études de philosophie à Zagreb, où il vit et travaille comme journaliste, critique littéraire et auteur de recueils de nouvelles, de poésie et de romans. Traduit en allemand, tchèque, italien, bulgare, slovène, serbe, macédonien, anglais, il connaît aussi un vif succès aux États-Unis. *Les turbines du Titanic* est son deuxième roman.

V-19 • 24 €

CNL
CENTRE
NATIONAL
DU LIVRE

